

« Les belles-soeurs »

Jean-Louis Tremblay

Numéro 60, 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27616ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tremblay, J.-L. (1991). Compte rendu de [« Les belles-soeurs »]. *Jeu*, (60), 195–196.

entrer dans *Comment vivre...* Il m'a paru dommage que le rapport vertical créé dans la première pièce par la scénographie, qui marquait l'éloignement du monde du bas et celui du haut et renforçait la singularité de la rencontre entre ces deux personnages, ait été supprimé.

Comme à l'occasion de la première version, j'ai été ravie par le couple attachant formé par les comédiens Benoît Dagenais, pathétique et vigoureux en géant, et Jean-Guy Viau, dont l'Alfredo grippé, frileux, suçant d'énormes pastilles à l'échelle humaine, offrait une personnalité revêche, fuyante, opposée à la bonhomie et à l'affection débordante du géant. Son jeu confine au grand art quand, la rétine des yeux brûlée, la mine mauvaise mais moqueur et philosophe encore, il encourage le départ de Troller pour la Patagonie, pays des géants, puisant courage dans une morale dure, contraignante, fondée sur la stabilité sociale et l'impossibilité de changer certaines données du monde : une place pour chaque chose et chaque chose à sa place. Pour être moins sombre que *Comment vivre avec les hommes quand on est un géant*, le *Conte* n'en est pas moins âpre, et confronte le jeune spectateur à des émotions qu'il commence à éprouver : la contrariété, la résignation et, surtout, la tristesse de la séparation, dont il apprend néanmoins qu'elle trouve un baume dans le souvenir, inaliénable, des êtres aimés.

patricia belzil

répertoire

«les belles-sœurs»

Texte de Michel Tremblay. Mise en scène : Serge Denoncourt, assisté de Geneviève Lagacé; décor : Jean Hazel; costumes : Denis Denoncourt; éclairages : Jean Crépeau; bande sonore : Robert Caux. Avec Johanne Bolduc (Thérèse Dubuc), Céline Bonnier (Lise Paquette), Lise Castonguay (Yvette Longpré), Simone Chartrand (Linda Lauzon), Marie-Thérèse Fortin (Pierrette Guérin), Denise Gagnon (Germaine Lauzon), Chantale Giroux (Olivine Dubuc), Marie-Ginette Guay (Marie-Ange Brouillette), Renée Hudon (Lisette de Courval), Odette Lampron (Rose Ouimet), Manon (Ginette Ménard), Benjamine Roy (Angéline Sauvé), Irène Roy (Des-Neiges Verrette), Denise Verville (Gabrielle Jodoin) et Ghislaine Vincent (Rhéauna Bibeau). Production du Théâtre du Trident, présentée à la Salle Octave-Crémazie du Grand Théâtre de Québec du 26 février au 23 mars 1991.

quinze à table

Un peu comme certaines sonates de Bach, la pièce a commencé lentement, en mode mineur : déjà l'on sentait que cette production des *Belles-Sœurs* — la centième peut-être? — allait nous amener à redécouvrir, sous un jour différent et peut-être plus en profondeur, l'œuvre fétiche de Michel Tremblay. Le plus frappant dans la mise en scène confiée à Serge Denoncourt, c'est qu'il a volontairement tourné le dos aux artefacts de l'imagerie culturelle québécoise en optant pour une vision épurée de tout naturalisme. Point de frigo, de crucifix, de «pantry». Non. Seulement des tables de cuisine, des dizaines, empilées, et une autre, magnifique, qui trône au centre de la scène, toute de chrome et d'arborite gris, tel qu'on peut en trouver encore chez les marchands de meubles d'occasion. Mais celle-ci, ne nous y trompons pas, a été commandée pour la circonstance : en effet, à mesure que la parenté et les voisines arriveront, elle s'allongera pour devenir immense, immense comme le rêve de Germaine Lauzon qui, lui, s'effondre peu à peu.

Cette quête d'une vie meilleure — même par le biais des concours populaires — ne rappelle-t-elle pas celle du Québec à la recherche de son

autonomie? La dépossession de la grosse femme n'annonce-t-elle pas la nôtre au lendemain du rapatriement de la Constitution ou après l'échec du lac Meech? C'est possible, comme tout échec peut se faire l'écho d'un autre. Si le metteur en scène a voulu donner une interprétation politique de l'œuvre, ce n'est pas ce que nous avons surtout retenu. Misant davantage sur le texte que sur les artifices dont on peut le décorer, Serge Denoncourt a bien explicité l'angoisse existentielle qui couve sous le discours de chacun des personnages; cette angoisse, dû de la condition humaine, établit alors un rapport circonstanciel avec les bingos, les *quiz* ou les coupons-rabais. En somme, le point de vue du metteur en scène nous ramenait d'une certaine façon au moment de la création, quand le théâtre de Michel Tremblay nous a fait voir, au-delà du rire, que les «bonnes femmes» du Plateau Mont-Royal pouvaient vivre des drames qui transcendaient leur univers de pacotille.

Si le spectacle gardait dans son traitement une grande unité, Denoncourt avait pris soin de bien identifier chacun des morceaux qui le composait, un peu à la manière d'un puzzle dont les pièces ne sont pas interchangeables. Par le jeu, l'éclairage,

les costumes de Denis Denoncourt, Marie-Ange Brouillette, Linda Lauzon, Yvette Longpré, Lisette de Courval ou Rose Ouimet recomposaient aussi leur propre univers, miroir de leurs peines, leurs petits drames, leur haine, leurs mesquineries... et leur humour, car le spectacle n'en manquait pas. Certaines scènes de groupe étaient en ce sens particulièrement réussies : je pense entre autres à l'*Ode au bingo* présentée en gros plan sur cet écran cinémascope qui semblait être le décor de Jean Hazel. Saisissante aussi, la scène finale où le plancher se lève ramenant au bas de la scène et en mille miettes les espoirs de Germaine Lauzon, superbement interprétée par Denise Gagnon. Était-il nécessaire à ce moment-là de faire entonner comme dans un grand mouvement unitaire *le Temps des cerises*, chanson devenue célèbre au moment de la Commune de Paris? La plupart n'y ont vu ou entendu que la berceuse nostalgique. Que venait-elle y faire? Sans avoir le temps d'y réfléchir, le public vivait un dernier beau moment d'émotion quand apparaissait, projetée sur le plancher maintenant à la verticale, la photo de la production des *Belles-Sœurs* de 1968. Déjà vingt-trois ans.

jean-louis tremblay



Dans la mise en scène de Serge Denoncourt : des tables de cuisine, des dizaines, empilées, font écho à celle de la cuisine de Germaine Lauzon, ménagère (interprétée par Denise Gagnon). Photo : Daniel Mallard.